

AMIRAL AUPHAN, *Les Échéances de l'Histoire ou l'Éclatement des empires coloniaux de l'Occident*, Paris, les Iles d'Or, 1952, VII-XXVIII, 360 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 6, numéro 4, mars 1953

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301567ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301567ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1953). Compte rendu de [AMIRAL AUPHAN, *Les Échéances de l'Histoire ou l'Éclatement des empires coloniaux de l'Occident*, Paris, les Iles d'Or, 1952, VII-XXVIII, 360 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6(4), 588–591.
<https://doi.org/10.7202/301567ar>

AMIRAL AUPHAN, *Les Échéances de l'Histoire ou l'Éclatement des empires coloniaux de l'Occident*, Paris, les Iles d'Or, 1952, VII-XXVIII, 360 p.

Titre qui, à lui seul, indique l'actualité de l'ouvrage. *Échéances de l'Histoire* serait à lire pour les seules pages de l'"Introduction" (VII-XXVII). Elles sont d'un grand penseur chrétien. Quelques phrases comme celles-ci, nous révèlent en quel esprit l'auteur aborde les problèmes de l'histoire coloniale. "Ce livre... s'efforce de montrer comment l'Occident européen a rempli sa thèse civilisatrice et pourquoi, ayant renié l'esprit du christianisme, il s'en est si imparfaitement acquitté... La plupart des Asiastiques n'ont connu de l'Occident chrétien que le dur visage de ses hommes d'affaires, la brutalité de ses militaires réprimant quelque révolte

ou l'indifférence hautaine de ses administrateurs... Une civilisation forme un tout. Si l'on n'apporte à des populations que les agréments matériels de la sienne sans la contrepartie religieuse et morale correspondante, on ne leur offre qu'un fruit frelaté... L'État laïque... en dépit de la bonne volonté de ses représentants, rabaisse la colonisation à un niveau exclusivement économique et social, comme si l'homme colonisé n'avait pas d'âme." L'amiral n'en fait pas mystère: il a été partisan du maréchal Pétain; il est l'une des malheureuses victimes de la récente révolution de France. On fera bien d'en prendre note. Au besoin certains passages nous renseigneraient sur le caractère quelque peu polémique des *Échéances de l'Histoire*: "J'ai profité des loisirs que me procure l'ingratitude officielle pour essayer de raconter l'histoire à travers le fait colonial, rendant du même coup à mes compatriotes le service de leur montrer ce que les politiciens ne peuvent leur dire sans ruiner le régime dont ils vivent."

On aperçoit l'ampleur de la perspective. C'est toute l'expansion coloniale de l'Europe, depuis l'empire des croisés jusqu'aux "Grandes conquêtes impériales" du XIXe siècle, qu'en larges fresques, l'historien fait passer sous nos yeux. On lira avec un plus vif intérêt peut-être les derniers chapitres sur les "conséquences coloniales des guerres mondiales". Là s'étalent, en réalité crue, l'édifiante curée des empires occidentaux autour des ex-colonies allemandes et italiennes, leurs rivalités dans le Moyen-Orient, en Asie, en Afrique. Faut-il dire que l'ouvrage nous apprend peu de chose sur l'histoire coloniale de la France en Amérique? Les meilleures pages du livre ne sont pas là. Les jugements de l'amiral Auphan ressemblent d'assez près à ceux des historiens canadiens. Il a bien vu les conséquences désastreuses des traités d'Utrecht, de la politique du duc d'Orléans, de la paix d'Aix-la-Chapelle. Pour expliquer les reculs et les défaites de son pays, peut-être a-t-il tendance à charger plus qu'il ne faut l'ambition des marchands anglais et la diplomatie britannique, quand il faudrait d'abord s'en prendre à l'incurie administrative de la monarchie française. Au moment de la guerre de Sept ans, l'historien ne se cache pourtant point (p. 151) le détestable esprit de la cour, la déliquescence intellectuelle et morale qui envahit les hautes classes et rend la nation assez impropre à soutenir le conflit. Pour l'amiral Auphan, les empires coloniaux doivent moins leur chute à la force navale ou militaire de leurs rivaux, qu'à des causes politiques ou idéologiques, et surtout aux erreurs des puissances colonisatrices: "Ce n'est pas aux colonies qu'un empire se perd: c'est dans la métropole..." L'empire des croisés a succombé à l'anarchie qui régnait dans la chrétienté; l'empire portugais d'Asie a été victime des dissensions intestines du Portugal et de l'abaissement général de la moralité du pays; l'empire espagnol d'Amérique s'est effondré par la faute de l'idéologie révolutionnaire et des guerres civiles qui ont dévasté la péninsule. (p. 354). Le même malheur et pour des causes identiques menace actuellement l'empire colonial de la France. Au cours des dernières guerres, les "alliés" "usant de moyens sataniques", ont, sans doute, profité des misères de la France pour faire passer dans leur camp les colonies françaises et y semer les germes de la guerre civile". (p. 356).

D'autre part, le régime politique de la France, "bâti sur l'idéologie de révolutions successives", a trahi sa mission. "Il a fait miroiter la liberté aux peuples colonisés sans la leur apporter et s'est proclamé révolutionnaire sans cesser d'être autoritaire... Au lieu de travailler sur le plan des âmes, le seul qui compte pour s'attacher d'autres êtres humains, nous n'avons guère fait, depuis plus d'un siècle, que du matérialisme économique et du social sans Dieu" (p. 355). Tout serait-il à jamais perdu? La conclusion de l'amiral, très brève, n'est pas très nette. S'il reconnaît loyalement l'opportunisme intelligent de l'Angleterre, plus attentive aux échéances coloniales, et qui "desserre les liens politiques avec ses territoires d'outre-mer assez tôt pour sauver ses relations économiques", la solution que l'Amiral Auphan propose à son pays, se ramène à ces trois mots: ni domination, ni abandon, mais collaboration, sans masque hypocrite. En définitive, parler aux peuples coloniaux le langage de la vérité, les persuader de la nécessité de l'entraide dans le monde d'ici-bas, serait la seule formule acceptable pour sauver les derniers débris des empires coloniaux. Dans son "Introduction" (XIX-XX), l'auteur fait cette déclaration assez méritoire pour un Français de 1952: "En premier lieu, il faut avoir la franchise de reconnaître que des traités de protectorat ou d'alliance, plus ou moins forcés, ne sont pas éternels et que le cycle d'assujettissement colonial a, comme l'enfance, une fin..." L'amiral ne croit guère ou du moins pas plus qu'il ne faut aux vertus curatives de l'Union française. Il prendrait volontiers pour soi la formule de la revue *Esprit*: "L'union française est une hypocrisie". On lit en effet, à la page 355 des *Échéances de l'Histoire*: "Une union contrainte n'a pas plus de valeur qu'un mariage forcé et ne constitue qu'une annexion déguisée, génératrice de divorce."

L'historien des *Échéances de l'Histoire* traite son sujet avec la puissance et l'art d'un maître. Son ouvrage est plein de raccourcis vigoureux, de vues profondes. Les pages consacrées à l'histoire canadienne, nous l'avons dit, sont assez superficielles et parfois imprécises. Nos amis de France éprouvent toujours de la peine à se familiariser avec la géographie du Canada. C'est ainsi que l'amiral situe Montréal à la frontière du pays des Hurons (p. 68), alors que la fondation de Maisonneuve en est éloignée d'au moins 500 milles. Il fixe l'indépendance ou du moins l'émancipation politique du Canada à l'année 1912. Date prématurée, puisque le Canada n'aura jamais servi avec plus de servilité la politique de l'empire britannique que pendant les deux grandes guerres de 1914 et de 1939. N'appuyons point sur ces faiblesses ou méprises. Le Canada s'est tellement appliqué lui-même à donner le change au monde sur son réel état politique. Pour le reste, l'auteur a pris la peine de se documenter. Il prétend avoir consulté près d'un millier d'ouvrages (XI). Sa principale source d'information aura été pourtant l'observation personnelle du marin. "J'ai donc limité mon sujet aux grands empires coloniaux modernes, dont ma carrière de marin m'a permis de visiter la plupart des rivages et d'entrevoir sur place bien des aspects... Pour tout marin sachant regarder, l'observation directe de colonies

françaises ou étrangères, ou d'ex-colonies comme l'Amérique ou l'Australie, supplée à l'érudition et constitue une expérience plus riche que celle des livres" (X-XI).

Livre solide qui dispense d'en lire bien d'autres.

Lionel GROULX, prtre